



114-141

TOUDA BOUANANI DIALOGUER AVEC LA MÉMOIRE

par Roland Carrée

Le choix du lieu où s'est déroulé cet entretien à cinq voix, l'appartement familial où l'artiste-vidéaste marocaine Touda Bouanani a passé une grande partie de sa jeunesse, n'est pas anodin. C'est dans ce lieu même qu'ont évolué et travaillé sa mère Naïma Saoudi Bouanani, son père Ahmed Bouanani et sa sœur cadette Batoul Bouanani, aujourd'hui disparus, et dont les effets personnels et travaux artistiques ont été abîmés ou détruits par un incendie en 2006. Cet « appartement-bibliothèque » est depuis ce jour devenu l'espace physique et mental d'une mémoire dont des pans existent encore, que Touda Bouanani restaure et valorise, notamment en éditant ou rééditant d'anciens travaux de son père. Son œuvre, constituée de vidéos, d'installations, d'expositions et de performances scéniques où sont palpables ses profondes affinités avec le cinéma, l'oralité et la littérature, invoque la mémoire comme rappel identitaire, tel un fil d'Ariane déroulé entre un passé révolu et un avenir dont les bases sont moins forgées sur le noir de la cendre que sur le blanc de cette neige dont Jean Cocteau et Orson Welles, grands inspirateurs d'Ahmed, se faisaient les chantres dans des élans poétiques teintés de nostalgie. Touda Bouanani entretient ainsi une double mémoire : familiale d'une part (écrits et dessins d'Ahmed, costumes et décors de Naïma, bijoux et costumes de Batoul), qu'elle recycle volontiers dans ses propres œuvres ; historique et culturelle d'autre part, celle d'un Maroc amnésique de ses propres images, qu'elle cherche à restituer dans un contexte contemporain.



Exposition RE-monter le temps

Cet entretien avec Touda Bouanani complète un autre dialogue – celui qui, dans deux numéros précédents de *Répliques*, s'est amorcé à travers les voix de Daoud Aoulad-Syad puis de Mohammed Abderrahman Tazi. Les échanges souterrains avec leur collaborateur Ahmed Bouanani, artiste polyvalent et chef de file du renouveau d'un art marocain postcolonial qui a commencé à fleurir dans le courant des années soixante, se prolongent aujourd'hui grâce au témoignage de Touda Bouanani. La voix de Touda se fait également l'écho de celles de Naïma et de Batoul, dont les contributions au cinéma national participent tout autant de l'importance acquise par le nom des Bouanani. Il est moins question ici de converser avec des fantômes que de dialoguer avec une femme dont le corps et le geste s'avèrent être les fruits d'une dynamique spectrale à même de permettre la perpétuation d'un mythe, et la transmission d'un flambeau. Ou, en l'occurrence, d'une boîte, une simple boîte qui peut tout autant rester fermée pour garder au chaud les souvenirs d'un passé doré que s'ouvrir pour faire briller, aux yeux des nouvelles générations, les lames argentées d'un sabre magique, et autres feuilles volantes aux coins brûlés qu'il reste encore à lire, à assembler, et à montrer.

Racontez-moi l'histoire de l'appartement où nous nous trouvons actuellement.

J'avais un an quand mes parents se sont installés ici. Ma sœur Batoul y est née. À cette époque, le Centre cinématographique marocain était situé au bout de la rue, et mes parents n'avaient pas de voiture. Ce petit appartement s'est rempli au fil des années avec les livres et les écrits de mon père, ainsi qu'avec les costumes, tissus et autres accessoires que ma mère et ma sœur utilisaient et emmagasinaient pour leur travail. Ce balcon, par exemple, ne servait pas à s'asseoir, mais à entreposer une partie de toutes ces affaires, ainsi que nos vélos ! C'est ici qu'a démarré l'incendie qui a dévasté l'appartement en 2006.

Qu'est devenu l'appartement après l'incendie ?

Je précise d'abord qu'un autre événement dramatique nous avait frappés : la mort de Batoul, en 2003. Après quoi mon père n'est plus jamais revenu dans l'appartement. Durant les trois années qui ont suivi ce drame, et avant l'incendie, ma mère y revenait régulièrement. Après l'incendie, il a fallu tout nettoyer, sortir ce qui avait été épargné, faire sécher ce qui avait été sauvé du feu mais trempé par les pompiers. Cela nous a pris des années, pratiquement jusqu'à 2011, année de la mort de mon père. Ma mère a fait restaurer l'appartement, et il a fallu ensuite tout classer, tout répertorier... Et ce n'est pas encore fini !

Dans l'exposition *Il était une fois*, présentée en 2014 à la galerie Fatma Jellal à Casablanca, vous exhumez certains objets sauvés de cet incendie, et que vous dévoilez pour la première fois au public. Vous y incorporez votre propre travail artistique, à base de vidéos, installations et œuvres sur papier. Vous avez très souvent recours à des histoires, symboles et images liés au conte. On peut y voir un lien direct avec le travail de votre famille. *Les Quatre Sources* (1977), le moyen métrage de votre père, s'ouvre sur une voix *off* : « Pardonnez-moi de commencer mon récit par "Il était une fois", car mon histoire n'est pas un conte. Elle ne renvoie à aucun temps lointain, et ce n'est pas une légende. » On lit aussi en exergue de son livre *La Septième Porte : une histoire du cinéma au Maroc de 1907 à 1986*, qui contient de très nombreuses citations de Jean Cocteau : « Ceci n'est pas un conte... » Je voudrais savoir sous quel angle précis votre père et vous envisagez le conte.

La voix qu'on entend dans *Les Quatre Sources* est la sienne. La notion de conte, pour lui comme pour moi, est liée à l'oralité, d'ailleurs qu'à l'écrit. C'est lié à notre enfance et aux contes que nous racontaient nos grands-mères.

Votre père explique dans « Introduction à la poésie populaire marocaine » [*Souffles* n°3, puis *Nejma* n°9] que « le Maroc possède une tradition littéraire orale des plus vivantes et des plus intactes. Transmise depuis les temps reculés, cette tradition s'est enrichie d'une génération à une autre et au contact de nombreuses civilisations ».

Selon lui, les auteurs français qui ont recueilli les contes ont parlé de leur soi-disant pauvreté. Mais il ne faut pas oublier qu'un conte, c'est un peu comme une armature, que chaque conteur ajoute un élément à l'histoire qu'il transmet. Mon père ajoute que « certains auteurs ont recueilli des textes mal racontés, incomplets ou abâtardis, et en ont conclu trop hâtivement que les Berbères manquent d'imagination et que leurs contes sont pauvres et totalement dépourvus de lyrisme [...]. Il est inutile de démontrer que leurs propos sont erronés. Un conte n'est que dans la façon dont on le dit. » Ce que veut dire mon père avec « Ceci n'est pas un conte... », c'est que chacun de ces éléments ajoutés est important, sans quoi il n'y a pas de personnalisation, il n'y a pas de transmission au sens artistique du terme.

On retrouve cette tradition dans vos vidéos *Conte de la énième nuit*, *Fictions*, *Poème d'amour à Naïma*, *Une personne et Fragments de mémoire*, où l'on entend votre voix en *off*. De même, vos vidéos-reportages *Des bénévoles pour une école* et *Le Puits d'optimisme de Vito* accordent beaucoup d'importance aux paroles des personnes filmées et aux chansons.

J'ai toujours mis en avant la question de l'oralité, du fait de raconter. Cela se retrouve dans toutes mes vidéos – sauf dans *Duel*, qui est à part. La voix peut aussi être absente, comme dans *Une histoire de poussière*, où le personnage ne peut plus parler.

Ce qui caractérise *Les Quatre Sources*, *Il était une fois* ainsi que le genre du conte en général, c'est la présence d'une histoire d'amour. Dans *Il était une fois*, c'est l'histoire d'amour entre Ahmed et Naïma que vous nous racontez.

Une histoire d'amour bien réelle, que j'ai effectivement fait passer sous la forme d'un conte. J'en ai retiré tout ce qui renvoyait aux difficultés de la vie. Ce qui m'a toujours fasciné dans l'histoire d'amour de mes parents, c'est qu'ils se sont soutenus énormément, qu'ils entretenaient une grande complicité dans la vie et dans le travail. Ce genre de complicité, qui relève presque du fusionnel, est rare dans notre monde, surtout au Maroc. Ma mère voyageait beaucoup pour son travail, elle partait parfois pour plusieurs mois, et cela choquait beaucoup de gens de voir qu'une femme se permettait de laisser ainsi son mari et ses enfants.